

gueur formidable. Dans ce registre de la déconcentration, rien n'égale le reggae quand il s'agit de tenir la balance égale entre la soul et le débanchement! « Chasing For The Breeze », le dernier quarante-cinq tours du groupe, reste sur ce terrain mais se trahit malheureusement à mi-chemin en laissant une guitare bavarde s'élever sans vergogne. Une affaire douteuse quand même... — CHRISTIAN FERROT.

SMITHS

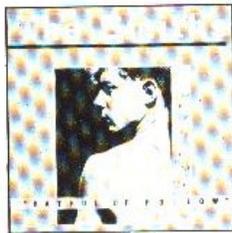
HATFUL OF HOLLOW
Rough Trade-Virgin 70290

Très vite (trop vite), il a été aussi facile de haïr les Smiths que de les aimer. Ensuite, il est devenu très chic de s'en lasser. Admettons l'hypothèse que quand on aime, on a toujours raison, même si on peine parfois à l'exprimer, et recapitulons.

« This Charming Man », dans son éclaboussante évidence, rachetait à lui seul tous les péchés de la pop anglaise 1983. Créait un trou d'air, et 1984 serait traversé par un vent de fraîcheur. Tout le monde (y compris le hit-parade) a senti passer le courant, tout le monde l'a reconnu, de Lloyd Cole à Elvis Costello. En même temps, figure de proue d'une bien fragile armada (pure, acoustique, nature, épargnez-nous les étiquettes-yoghourt, merci), Morrissey et les Smiths en sont devenus têtes de Turc, têtes à claques, boucs-émissaires. Les « précieux ridicules » de Mère Albion. L'album « The Smiths », fatalement imparfait, — mais si beau sous sa laide pochette — a essuyé les premières salves. Pour la suite, ce fut un peu comme si Morrissey prenait un innocent plaisir à, si j'ose dire, distribuer des verges pour se faire fouetter. S'exposant partout, parfois à ses risques et périls, forçant le folklore (fleurs dans le cul, pochettes-tantouzerie, fixation James Dean, diatribes anti-ecclésiastiques...). Côté jardin, son groupe n'arrêtait pas de sortir des 45t, enfonçant le clou en douceur quitte à friser la redite, narguant les stratégies pop habituelles. Ce faisant, les Smiths occupaient le terrain, tournaient sans relâche, justifiant leur réputation de groupe « offert », activant la propagation du charme. Se posaient là. Le charme a opéré. Leur succès est désormais en Grande-Bretagne un cas extraordinaire de relation affective. Les chroniqueurs égoïstes de Johnny Marr chatouillaient les tympans et le tout déjà suscité des émules (les Woodentops parmi cent autres). En France, où ce qui vient d'Ou-

tre-Manche ces jours-ci est gobé dans les discothèques (Frankie traduc) ou suspect dans les scénarios (les Smiths), on a plutôt brocardé le folklore, raillé le concert (vicié d'avance), usé trois sarcasmes et demi (histoire de), voire chipoté sur le millésime de la Rickenbacker (!); c'était trop tentant, n'est-ce pas. Sans parler de l'inévitable et détestable « effet mode ». Finalement, les Smiths donnaient tout et ne ressemblaient à rien; mauvais point. Et que voulait donc ce pousseur débailé avec ses absurdes lunettes d'Instir? Retour à la case départ.

« Hatful Of Hollow » (titre ironico-maso, « un plein chapeau de creux ») ramasse les morceaux. C'est un complément d'œuvre exhaustif pour amateur dévoué. En Angleterre, ils sont légion, qui ont découvert leur groupe favori avec les émissions radio de John Peel et David Jensen (la presse n'a embrayé qu'avec retard) et ont fini par réclamer sur vinyle solide leurs premiers émois. Cela nous vaut des moutures alternatives de chansons figurant sur l'album ou les premiers maxis, plus « à plat », rudimentaires, parfois encore maladroites (section rythmique pataud), des brouillons sauf exception (lumineuse version acoustique de « Back To The Old House »). Plus un inédit, le bouleversant « This Night Has Opened My Eyes ». Plus les cinq titres des deux derniers maxis, qui font mesurer le chemin déjà accompli: des premiers jets fébriles et ambigus (les textes) de « Hand In Glove » ou « Handsome Devil » aux confessions éblouies de « Heaven Knows, I'm Miserable Now » (qui comme « Charming Man » tient aisément la 357^e écoute) ou « Please Please Please Let Me Get What I Want ». Seize chansons pour un florilège banal. Quand on aime on ne compte pas. Le deuxième « vrai » album des Smiths est en gestation. Il répondra aux questions d'usage. Johnny Marr a-t-il encore des tours dans sa guitare? Morrissey d'autres blablas littéraires impudents à psalmodier de cette voix éthérée et plaintive? Ou seront-ils passés en coup de vent? Dans un cas comme dans l'autre, les Smiths ont d'ores et déjà gagné toute notre gratitude. — FRANÇOIS GORIN.



TRUST

ROCK AND ROLL
CBS Epic 26194

Facile de taper sur Trust, les coups n'ont pas manqué de pleuvoir. A ses débuts, la critique était presque favorable au mixage punk et heavy puis, le succès venant, le navire prit l'eau par tous les bords. Trop d'influence AC/DC, trop de beuglantes, trop de riffs lourds, de textes à coup sûr démagogues. La tournée « Bulldozer » fut la mise à mort. L'accueil financier était difficile à avaler et le public lui-même commençait à se disperser. C'était suffisant pour que tous les gratte-papier sabordent une bonne fois pour toutes la machine. A la charge de Bernie et son gang, il faut être juste et avouer qu'ils ont commis suffisamment d'erreurs pour se faire mordre la queue. A commencer par leur présence constante dans les locaux de leur maison de disques. A la façon de métallos salariés. Pas bon pour l'image. Et puis une propension un peu facile à attraper la grosse tête. Ces reproches restent bien loin de la vérité et l'intérêt de Trust se trouve ailleurs. Les gens du groupe sont effectivement des fortes têtes avec les qualités et les défauts que cette condition suppose. Du premier album à « Rock And Roll », de « Préfabriqués » à « Chacun sa Haine » ou « Serre les Poings » on retrouve cette rancœur salvatrice, ce besoin de pousser les limites d'un genre, de perpétuer une image et un propos. Alors, quand bien même Trust serait tombé dans les travers du show-business, il a en lui le minimum de lucidité et de franchise pour le reconnaître et y remédier. Hé, les fans, vous pouvez revenir, le riff saignant is alive and well. Epuré et méchant. Dans son quatrième opus, il avait tenté le hard heroic fantasy, sans que le résultat soit vraiment convaincant, sans que lui aussi y croit tout à fait. Pris d'un syndrome Lennon, il retourne, toutes proportions gardées, aux racines, à la rudesse d'un rock bourru, d'un hard bluesy et virulent. « Chacun sa Haine » c'est assez explicite et ça part nerveux, concis et haché. Avec un break haveux pour repartir à l'assaut. La suite s'appelle « Mongolo's Land », « Paris », « Les Notables », « Avenir ». Dans la lignée habituelle du groupe, dans le plus pur style des deux premiers albums. Y en a peut-être qui dorment déjà mais si c'est pas ou plus leur truc, personne les force, hein? « Serre les Poings » ouvre la deuxième face et ressemble à s'y méprendre à un lit en puissance, empruntant avec aisance le gimmick de « Jump » appuyé sur la fin par des chœurs accrocheurs. Pour finir, « Surveille ton Look » remet pas mal de pendules à l'heure. Mid-tempo volcanique pour un blues étiré et souffrant dans lequel Marilyn et Jimmy Dean devien-



nent les symboles de toute une déprime. Dans le texte. Géant de dire que Trust reste Trust, un bastion du rock français étiqueté. Ennuieux de faire face aux cyniques (Trust? Ils sont pas séparés? Merde!) en étant presque convaincu qu'un groupe pareil mérite sa place et son statut. Une tâche ingrate pour lui et son public de résister aux assauts du temps, de la reconsidération d'un genre qui se veut par essence éphémère et trop adolescent pour tenir la distance. Cette fois le groupe retrouve sa verve, à grands coups de guitares enervées, de giclées de sax et d'énergie juvénile. Bernie chante avec des accents parfois proches du Johnny national et se forge une voix qui sort du cri métallique traditionnel pour une rigueur doublement efficace. Un cinquième album en forme d'ultime chance, de mise en place, décisif et homogène. Les uns serrent les poings d'énervement, les autres de plaisir. — HERVÉ DEPLASSE.

TALKING HEADS

STOP MAKING SENSE
EMI 2402431 (Pathé)

1. Commençons par balayer sous le tapis ce que cet album contient de musique, sans haine et sans passion, par un juste retour des choses — il ne se gêne pas, lui. « Stop Making Sense » comprend cinq chansons de « Speaking In Tongues », précédent 33 tours 30 cm de Talking Heads, ainsi que quatre chansons plus anciennes, dont trois déjà présentes sur « The Name Of This Band Is Talking Heads », double album en public l'ayant précédé, le tout ayant été capté en concert à Los Angeles l'an dernier pour les besoins d'un film homonyme. Les interprétations qui en sont données sont sans surprises majeures, à l'exception de « Psycho Killer », dont l'arrangement est simplifié. (batterie, percussions et guitare acoustique). Le son est propre. Le noyau de base du groupe est renforcé de deux choristes, d'un cla-